

## Une bonne idée de la Belle Epoque À propos du *Manuel d'Archéologie* de Joseph Déchelette

Michel Feugère  
UMR 5138 du CNRS  
michel.feugere@mom.fr

Dans l'histoire de l'archéologie française, le « Manuel »<sup>1</sup> de J. Déchelette tranche par plusieurs aspects : son ambition intrinsèque, d'abord, par laquelle l'auteur se place d'emblée dans une posture singulière; sa démarche européenne, ensuite, qui lui permet d'installer la Gaule dans le monde celtique. Mais comme toute publication, l'ouvrage nous parle autant du sujet qu'il traite que de la période dans laquelle il a été conçu. Je voudrais profiter de l'occasion qui m'est offerte ici pour analyser, avec le recul d'un siècle, les rapports entre ce type de projet, l'époque qui l'a vu naître, et les possibles prolongements de cette démarche aujourd'hui.

\*\*

Même s'il eu une destinée particulière, le Manuel de Déchelette n'est que l'un des projets lancés vers la même époque par les Editions Auguste Picard, et dont la publicité occupe du reste les premières pages du Déchelette dans les volumes d'époque : cet éditeur publie au même moment des manuels de sigillographie, d'archéologie américaine, d'art byzantin ou encore musulman. Certains d'entre eux, comme le *Manuel d'archéologie française* de C. Enlart, publié à partir de 1902, ou celui d'A. Blanchet sur la numismatique française [1912] resteront très longtemps des incontournables de leur discipline.

Cet engouement pour les manuels traduit une tendance de l'époque : l'archéologie, et plus largement l'érudition françaises, entendent s'affirmer vis à vis de la

1 Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine, I. Archéologie préhistorique, Paris 1908 ; II, 1, Age du Bronze, 1910 ; II, 2. Premier âge du fer, Epoque de Hallstatt, 1913 ; II, 3, second Age du Fer ou époque de La Tène, Paris, Ed. Auguste Picard, 1914.

recherche allemande, qui a pris quelques longueurs d'avance grâce aux ambitions de l'Institut Archéologique Allemand [D.A.I.], fondé deux générations plus tôt [1829] et devenu, avec l'unification du pays [1871], une puissante organisation scientifique.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> s., l'émulation scientifique joue à plein, on le sait, entre le Römisch-Germanisches Zentralmuseum créé à Mayence [1852] et le Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye, fondé en 1866. Premier Conservateur du RGMZ, L. Lindenschmit publie de 1858 à 1889 quatre volumes de ses *Antiquités de notre passé païen*<sup>2</sup>. Arrivé au pouvoir en 1851, Napoléon III s'est investi personnellement dans l'archéologie nationale, notamment pour le grand projet sur César et la Guerre de Gaules, qu'il finance sur sa caisse personnelle, et dont la parution s'effectue 1865 et 1866<sup>3</sup>. Les grands musées, à ambition nationale et pédagogique, se complètent donc par des publications sur les thèmes essentiels, ou considérés comme tels, de l'identité nationale. C'est dans ce contexte qu'émergent les grands projets de manuels, qui assurent la mainmise sur une discipline.

Bien sûr, il n'en a pas toujours été ainsi : aux origines de l'archéologie, le XVIII<sup>e</sup> s. avait vu pousser un arbre qui aurait pu ne porter aucun fruit : *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, de B. de Montfaucon, dont les livraisons se succèdent à partir de 1722, apporte plus de réponses que d'interrogations, et ne favorise donc pas l'émergence d'une discipline qui ne peut se concevoir sans recherche, donc sans remise en cause permanente. À cette époque, les *realia* ne sont convoqués que pour illustrer des textes parfaitement connus [croit-on]. Les choses changent radicalement avec C.-M. Grivaud de la Vincelle, dont le premier ouvrage se présente modestement *comme pouvant servir de supplément aux recueils de Montfaucon, du Comte de Caylus, de d'Agincourt, etc., ainsi qu'aux découvertes souterraines d'Herculanum*<sup>4</sup>. Avec les suivants, les *Antiquités gauloises et romaines... du palais du Sénat* [1807], et le *Recueil des monuments antiques ... découverts dans l'ancienne Gaule*

2 *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit, nach den in öffentlichen und Privatsammlungen befindlichen Originalien zusammengestellt und herausgegeben von dem Römisch-Germanischen Centralmuseum in Mainz durch Ludwig Lindenschmit*. 4 vol., Éd. Victor von Zabern, Mayence 1858–1889.

3 *Histoire de Jules César*. 2 vol., Paris 1865-1866.

4 *Arts et métiers des anciens, représentés par les monuments, ou recherches archéologiques. Servant principalement à l'explication d'un grand nombre d'Antiquités recueillies dans les ruines d'une ville gauloise et romaine, découverte entre Saint-Dizier et Joinville, département de la Haute-Marne, et accompagnées de 130 planches gravées au trait ou ombrées ; Ouvrage qui peut servir de supplément aux recueils de Montfaucon, du Comte de Caylus, de d'Agincourt, etc., ainsi qu'aux découvertes souterraines d'Herculanum*. Paris, chez Nepveu, libraire-éditeur, 1819.

[1817], la documentation archéologique prend clairement une place prépondérante : les vestiges nous interrogent, on ne peut plus se contenter de les contempler à la seule lumière des textes anciens. Plus encore que le précédent, le XIX<sup>e</sup> s. est encyclopédique : on collecte les données qui commencent à sortir du sol à un rythme croissant, on inventorie, on crée les premiers répertoires.

Dans la dernière partie du XIX<sup>e</sup> s., le mouvement est bien engagé, et le besoin d'une mise en ordre se fait sentir. Ce sera le rôle des répertoires, des grands projets engagés par des sommités comme S. Reinach, ou E. Espérandieu pour la sculpture<sup>5</sup> mais aussi des dictionnaires encyclopédiques, comme le toujours utile *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines* de C.V. Daremberg et E. Saglio, publié entre 1877 et 1917. Là encore, on peut considérer que certains de ces projets veulent apporter une réponse française à la monumentale encyclopédie allemande, la *Pauly-Wissowa Realencyclopädie*, qui couvre l'ensemble des sources antiques, tout en privilégiant encore les données classiques<sup>6</sup>.

Face à ces poids lourds de l'érudition occidentale, il peut sembler curieux qu'on ait confié à un simple érudit régional, ce qu'était J. Déchelette jusqu'en 1899, la rédaction d'un manuel d'archéologie gauloise et gallo-romaine. Mais la Gaule, en tant qu'objet d'étude, n'était encore qu'un sujet neuf et mal défini, peu prisé par les professionnels et chercheurs académiques. C'est véritablement le mérite de J. Déchelette que d'avoir, au sens propre, inventé l'archéologie nationale, démontrant les relations entre les Gaulois et les Celtes d'Europe centrale, remplaçant la Gaule dans un occident ouvert d'un côté sur la Méditerranée, de l'autre sur la Germanie et les voisins indigènes.

En fait, le principal ouvrage de J. Déchelette n'est pas exactement un manuel<sup>7</sup>. Couvrant un vaste champ chronologique et géographique, c'est plutôt un compromis entre analyse et synthèse, une démarche originale, finalement assez proche de celle que pourrait adopter aujourd'hui un chercheur qui voudrait traiter le même sujet. Mais malgré le succès de ce prestigieux prédécesseur, et la progression des moyens techniques dont disposent les archéologues, l'heure ne semble plus aux

5 S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, Paris 1897 et suiv. ; E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, Paris, 1897 et suiv

6 La *Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft* a été initiée en 1839 par A. Pauly, puis terminée par Chr. Waltz et W. Teufel en 1852. Une deuxième édition [1861 et 1866], n'ayant pu être achevée, c'est G. Wissowa qui reprit le projet en 1890, mais le 84<sup>e</sup> et dernier volume ne devait voir le jour qu'en... 1978.

7 S. Péré-Noguès, *Le Manuel*, une œuvre européenne [avec des contrib. De N. Coye et J. Collis]. In : S. Péré-Noguès [dir.], *Joseph Déchelette, un précurseur de l'archéologie européenne* [Ed. Errance], Arles, 2014, p. 265-285.

ouvrages de ce type. L'augmentation exponentielle des données, notamment depuis l'essor de l'archéologie préventive dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> s., rend de nos jours la rédaction d'un tel ouvrage particulièrement difficile : un chercheur, ou plutôt une équipe, disposant de l'énergie et des moyens nécessaires, devraient mobiliser des capacités de synthèse particulièrement performantes pour mener à bien un tel projet. La documentation utile évolue en permanence et les analyses, certaines conclusions auxquelles on aboutit risquent être, en permanence, remises en cause par les données nouvelles. C'est pourtant le défi qu'ont relevé, pour l'espace européen, en associant puissance de travail et modestie, plusieurs chercheurs et universitaires de la fin du XX<sup>e</sup> s., en particulier pour les périodes antérieures à l'Âge du Fer<sup>8</sup>. Pour les périodes gauloise et romaine, l'apport de l'archéologie récente est si novateur que les synthèses sont plus rares, si l'on excepte pour cette dernière période les présentations, très résumées cependant, de la collection *Orbis Provinciarum*<sup>9</sup>.

En définitive, J. Déchelette, bien que trop tôt disparu, est arrivé au bon moment dans l'histoire de la recherche : plus tôt, il n'aurait pas pu disposer des données qu'il a pu rassembler dans son Manuel, notamment celles des fouilles du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont façonné sa culture archéologique, en France [Alésia, Bibracte...] mais aussi dans les pays voisins [La Tène, Bologne, Stradonitz...]; plus tard, il aurait eu beaucoup plus de mal à venir à bout d'un projet aussi ambitieux. En le ravissant à l'archéologie européenne, la guerre de 1914-1918 n'a pas seulement interrompu la carrière d'un savant prometteur ; elle aussi brisé net l'élan de coopération internationale qui, malgré les conflits parfois violents, était apparue dans l'Occident de la Belle Epoque.

La situation de l'entre-deux-guerres, période au cours de laquelle peu de projets nouveaux sont lancés, témoigne de l'impact du conflit sur la coopération scientifique européenne. Cette période de stagnation se poursuit, finalement, jusque dans les années 70 : la création du CNRS en 1939, la loi sur les fouilles archéologiques en France [1941, validée en 1945] et la mise en place concomitante

8 Quelques exemples notables, sans souci d'exhaustivité : J.-P. Millotte, *Précis de protohistoire européenne* [Coll. U2], Paris 1970 ; plus récemment, K. Kristiansen, *Europe Before History*, Cambridge 1998 ; l'ouvrage collectif édité par A. Harding et H. Fokkens, *Oxford Handbook of European Bronze Age*, Oxford 2013, semble moins homogène en raison de son caractère collaboratif, tout comme, pour la même raison, les deux volumes de *La Préhistoire française*, dirigés par H. de Lumley et J. Guilaine [Paris, 1976].

9 von Zabern Verlag ; pour la France, volumes de P. Gros, *Gallia Narbonensis. Eine römische Provinz in Südf frankreich*, Mainz 2008 ; et d'A. Ferdière, *Gallia Lugdunensis. Eine römische Provinz im Herzen Frankreichs*, 2011.

des Directions régionales des Antiquités [ancêtres de nos Services Régionaux de l'Archéologie], la création de la revue *Gallia*, enfin, en 1943, ne mettent en place que très lentement une archéologie professionnelle apte à répondre au défi de la modernité.

Ce n'est finalement qu'assez tard, avec deux inventions très récentes, que le XX<sup>e</sup>s. a trouvé les moyens de renouer avec l'esprit encyclopédique du XIX<sup>e</sup>s. Dans les années 80, l'apparition des micro-ordinateurs met au service des chercheurs des machines de plus en plus puissantes, aptes à gérer les quantités de données de plus en plus importantes que produisent les fouilles archéologiques ; l'internet et le *www* [« world wide web » : 1990] leur donne ensuite la possibilité de les faire connaître et de les partager sans limitation géographique. Les bornes de la mémoire humaine, puis les distances entre les hommes, deux obstacles millénaires à la progression des savoirs, disparaissent ainsi comme par enchantement.

Ayant commencé une activité archéologique dans les années 70, j'ai personnellement vu arriver avec un immense soulagement ces outils de gestion et de communication sans lesquels la recherche scientifique aurait été rapidement, comme les mines et carrières d'autrefois, ensevelie sous ses propres déblais. Mais les machines et les facilités de communication, si elles nous permettent de gérer ou de partager facilement nos données, nous laissent le soin d'inventer les relations qui peuvent s'établir entre des chercheurs partageant une information mutualisée. Force est de constater que les archéologues, pour ne parler que d'eux, n'ont pas encore tiré toutes les conséquences de cette évolution sur la pratique de leur discipline. Un monde s'écroule, mais le nouveau monde n'apparaît pas encore clairement sous les décombres et la poussière.

Depuis cinq ans maintenant, Artefacts<sup>10</sup> propose aux chercheurs un outil de gestion et de communication consacré aux petits mobiliers archéologiques, de l'Âge du Bronze à nos jours. Dans un cadre élargi [Europe et Méditerranée], il permet aux chercheurs d'enregistrer en ligne les données qu'ils étudient, les remplaçant ainsi dans un corpus dont le volume croît constamment. Comme les savants d'autrefois, mais bien plus facilement, ils peuvent les classer à leur guise, établir des rapprochements, distinguer des variantes, effectuer ou modifier des regroupements. Grâce aux contributions techniques de plusieurs programmeurs, chaque série peut être en permanence cartographiée sur des fonds de carte nationaux, européens ou méditerranéens. Une bibliographie thématique, dont

---

10 <http://artefacts.mom.fr/fr/home.php>

près de 20% des titres sont accessibles en ligne, est disponible en permanence. Enfin, un forum permet aux spécialistes, où qu'ils soient dans le monde, de discuter de tel ou tel classement, de partager informations, doutes ou annonces diverses. De ce fait, le chercheur n'est plus seul devant sa table de travail. Pour peu qu'il accepte de partager une partie de ce qu'il sait avant de l'avoir publié [un sacrifice souvent énorme pour les gens de métier], il peut non seulement échanger avec ses pairs, mais aussi construire, à partir de données mutualisées, une réflexion originale, étayée par des données bien plus riches que celles qu'il aurait rassemblées seul.

Je crois sincèrement que cette évolution est, en puissance, révolutionnaire. De Kepler à Darwin, de Newton à Einstein, la réflexion scientifique s'est toujours construite sur la confrontation des idées. La mise en commun d'une base de réflexion commune, qui passait au Moyen Âge par l'utilisation d'une langue internationale, latine ou arabe, bénéficie aujourd'hui d'un outil aussi extraordinaire que mondialisé : le web. Ayant passé mon enfance dans la seule rue à laquelle Roanne avait donné le nom de Joseph Déchelette, une impasse proche du Musée offert à la ville en sa mémoire [et le grand-père que je n'ai pas connu en nourrissait, m'a-t-on dit, une certaine amertume], je me demande souvent aujourd'hui ce que Joseph Déchelette aurait fait du web, et des évolutions irréversibles qui découleront bientôt de son usage généralisé. Sans avoir la réponse, je suis certain qu'il en tirerait un outil aussi novateur pour les archéologues de demain que l'a été pour nous, depuis un siècle, son irremplaçable Manuel.

Michel Feugère  
UMR 5138 du CNRS  
michel.feugere@mom.fr